

bien loin, bien loin, la volonté de Dieu m'a arraché à votre tendresse pour me placer à une grande distance. Quoiqu'il en soit, mon cœur est toujours le même et bien des fois, ma pensée franchit l'espace qui nous sépare, pour calmer, par une douce rêverie, les douleurs de l'absence. Cette douleur est quelquefois bien amère et j'ai souvent besoin du secours de Celui pour lequel seul j'ai pu faire un si grand sacrifice. Aujourd'hui je vais oublier toutes ces peines et m'entretenir agréablement quelques instants avec vous. Ma position est bien changée depuis la dernière lettre que j'ai eu le plaisir de vous adresser. Alors, j'étais diacre, j'étais novice dans une congrégation religieuse ; à cette heure je suis prêtre et profès dans cette même congrégation.

Oui, ma mère, je suis prêtre ; votre fils, votre Alexandre, a reçu l'onction sainte ; il a été mis au nombre des ministres de Jésus-Christ et tous les jours, il offre au Père Eternel la Victime pure et sans tache.

C'est le 12 octobre que, malgré mon indignité, je fus élevé à cette dignité sublime.

Vous dirais-je, maman, ce que j'éprouvai alors, tout ce qui se passa dans mon cœur ? La chose m'est impossible ! C'est une de ces positions qui s'expriment d'autant plus mal qu'elles se sentent plus vivement. C'était pour moi un beau jour, jour de joie et de bonheur. Une circonstance seule diminuait la jouissance d'une pareille fête. Cette circonstance, ma chère mère, votre cœur vous l'a déjà indiquée et le mien m'en fit alors sentir bien vivement l'absence. Vous me comprenez : une ordination est un beau jour pour une mère et la mienne était à sept cents lieues de moi pendant ce moment fortuné. Aussi, lorsqu'après la cérémonie, je me trouvais seul, votre souvenir vint me percer le cœur et des larmes brûlantes coulèrent de mes yeux. Je priai alors, ce me semble, avec beaucoup de ferveur, pour celle qui a fait tant de sacrifices à mon occasion.

Ce jour si beau fut suivi d'un autre non moins consolant.